

PARIS

Pereira prétend Anatomie d'un engagement

d'après Antonio Tabucchi
adaptation et mise en scène de Didier Bezace
Théâtre de la Commune d'Aubervilliers

Le plus souvent on feint de ne rien voir, de ne rien entendre. On ne fait rien. Ou commence l'intolérable ? A quoi bon résister ? Comment agir isolément ? Les raisons de l'immobilisme sont multiples, sans même aller jusqu'au douteux confort de l'indifférence. Et puis, parfois, on réagit, on refuse d'accepter, de baisser les bras. Le plus étrange, c'est qu'on ne le fait pas nécessairement pour des motifs et de manière absolument rationnels, même si l'on devine bien que ce sursaut est aussi la seule manière qui nous reste de conserver une certaine dignité. Cette spirale paradoxale de l'engagement est au cœur même de *Pereira prétend*, le roman de l'italien Tabucchi, dont Didier Bezace nous propose son adaptation

théâtrale. Nous sommes à Lisbonne, en 1938, aux beaux jours de la dictature salazarienne, qui s'emploie avec zèle à inscrire ses pas dans le sillage de l'hitlérisme triomphant. Pereira est une type sans histoire, comme vous et moi pourrait-on dire. Journaliste besogneux, à qui l'on a confié, presque par accident, la responsabilité d'une page culturelle, dans un quotidien surtout avide de faits divers et mondains, il s'acquitte de sa tâche, sans imagination ni zèle excessif, prenant surtout le temps de consommer de généreuses citronnades, ce qui est sa manière à lui de supporter l'étouffante moiteur de la capitale portugaise. Il s'applique surtout à ne rien connaître de ce qui se passe autour de lui, et il faut les bavardages de son habituel garçon de café pour qu'il accepte de considérer l'écho assourdissant des bruits de bottes des tortionnaires qui font main basse sur la vieille Europe.

Et puis, au hasard d'une rencontre, d'abord avec un jeune homme auquel il souhaite confier la rédaction des nécrologies de grands écrivains, puis avec la mystérieuse amie de ce collaborateur approximatif.

Pereira, qui est d'abord un honnête homme, va prendre le risque de briser sa morne existence, par amitié plus que par conviction, en aidant le jeune homme poursuivi par la police politique. Il le fera sans éclat particulier, mais avec une tranquille détermination, se contraignant finalement à l'exil, dont on nous laisse supposer qu'il peut aussi signifier, pour lui, renaissance intellectuelle et morale.

Si Bezace a choisi ce texte, c'est parce qu'il illustre de manière profonde la question de l'engagement. Son *Pereira prétend* s'inscrit ainsi en contrepoint de deux autres spectacles : d'une part, *La Noce chez les petits bourgeois* et *Grand'peur et misère du IIIe Reich*, de Brecht, qui explorent les raisons du silence, et, d'autre part, *Le Piège*, de Bove, qui s'intéresse aux raisons du mensonge. Trois thèmes fondamentaux, qui sont évidemment au cœur de l'histoire de ce siècle, et autour desquels Bezace a donc composé un triptyque

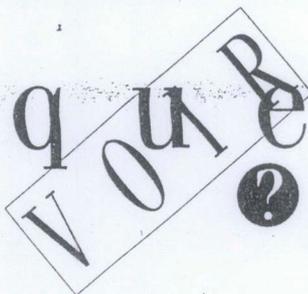
théâtral dont le moins que l'on puisse dire c'est qu'il ne manque pas d'ambition. Il est vrai qu'il a suffisamment d'intelligence et de maturité pour oser s'attaquer à un projet d'une telle envergure. C'est, en tout cas, ce que démontre magistralement son *Pereira*. Car la pertinence de ce spectacle, outre qu'il prend un soin particulier à éviter toute démonstrativité trop ardente, fidèle en cela au personnage de Pereira, doit aussi beaucoup à sa forme théâtrale superbement maîtrisée. Bezace a, en effet, une manière toute personnelle de concevoir l'adaptation d'une œuvre romanesque.

Un vaste plateau nu et légèrement incliné, un simple rideau noir en fond de scène, quelques rares accessoires et trois acteurs, deux hommes, attifés à la Blues Brothers - costume et cravate sombres, chemise blanche et chapeau mou - et une femme. Le dispositif est on ne peut plus mince. Pereira (Daniel Delabesse, débonnaire et humain à souhait) est là, mais il ne dit rien ou presque, comme indifférent à l'action dont il est pourtant le moteur, à moins qu'il soit, tout simplement, dépassé par les événements. C'est l'autre, (Thierry Gibault, pétillant et imaginaire), tantôt récitant, tantôt tous les autres



personnages à la fois, qui s'active. Quant à Lisa Schuster, elle a ce qu'il convient de charme distant, de mystère surtout, pour être la femme, c'est à dire tantôt le souvenir de l'épousée disparue de Pereira, tantôt la jeune militante à la robe rouge, pour laquelle notre anti-héros par excellence se prendra, presque malgré lui, d'une sorte de passion protectrice. Le talent de Bezace, on l'a compris, c'est que, malgré cette insistance à ne rien démontrer, il fait bien comprendre, c'est que, malgré cette théâtralisation presque minimaliste, il offre un spectacle aux multiples ressources, grave et drôle, dérangeant et apaisant, simple et singulièrement sophistiqué. La

manière dont il utilise l'espace, les lumières, le rythme même des séquences, la musique mais aussi les silences, bref tout ce qui fait que le spectateur est constamment tenu en alerte par un récit qui a pourtant toutes les apparences de la banalité. *Pereira prétend* n'est certes pas un spectacle qui se prête aux superlatifs. Au cœur d'une production pourtant abondante et riche, c'est un spectacle essentiel, tout simplement. Une belle manière pour Didier Bezace d'inaugurer son installation comme directeur au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers. Stéphane Bugat. Jusqu'au 30 novembre. Durée : 2h50 (avec entracte) Tél : 01 48 34 67 67



Causerie.....	Mouffetard.....	p. 10
Célébrité et discrétion.....	Sorano-Vincennes.....	p. 11
Comme au théâtre.....	Lavoir moderne.....	p. 12
Du sexe de la femme.....	Comédie des Champs Elysées.....	p. 11
Espèces menacées.....	Michodière.....	p. 10
Hygiène de l'assassin.....	Petit Théâtre de Paris.....	p. 12
Lit nuptial.....	Espace Kiron.....	p. 10
Mesure ou mesure.....	Nanterre-Amandiers.....	p. 11
Le Mot de l'énigme.....	Artistic-Athévains.....	p. 11
Orénoque.....	Le Bec Fin.....	p. 10
Pereira prétend.....	Aubervilliers.....	p. 9
Van Gogh.....	Molière.....	p. 10
La Voix inhumaine.....	Guichet-Montparnasse.....	p. 12
Guerre au 3e étage.....	Amiens.....	p. 13
L'Éveil du printemps.....	Villeurbanne.....	p. 13
La Jeanne de Delteil.....	Reims.....	p. 13

Gilles Costaz Un automne portugais

L'air est portugais. Paris est devenu Lisbonne et la Seine le Tage. François Marthouret, le rêveur métaphysique, joue une adaptation, par Alain Rais, de *L'Intranquillité* de Pessoa au théâtre Molière : c'est la parole d'un employé chez un marchand de tissus à Lisbonne ; on aimerait bien aller dialoguer avec un tel employé tous les jours, sous prétexte d'acheter des étoffes... Le même Pessoa revient à l'affiche incessamment, avec *Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa* d'Antonio Tabucchi mis en scène par Denis Marleau au Théâtre de la Ville : l'intelligentsia européenne (et même québécoise, puisque Marleau est un grand metteur en scène de Montréal) ne cesse de se reconnaître dans l'écrivain portugais qui, de son vivant, ne fut guère prisé : prodigieux penseur désespéré se démultipliant en une série de doubles appelés «hétéronymes»

A Aubervilliers, au théâtre de la Commune, les représentations de *Pereira prétend* vont s'achever : ce fut l'un des grands spectacles du festival d'Avignon. C'est encore d'après Tabucchi, c'est encore le Portugal, mais sans Pessoa, bien que son ombre soit omniprésente. A travers la mise en scène magistrale et secrète de Didier Bezace, c'est l'histoire récente du Portugal qui est traversée. On ne sort plus de ce pays. De surcroît se déroule un Festival du théâtre portugais, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro. On pourrait même ajouter, à cette addition lusitanienne, un film portugais qui tourne autour du théâtre, *Le Bassin de J. W.* de Joao Cesar Monteiro, construction labyrinthique à laquelle participent deux grands acteurs français, Hugues Quester et Pierre Clementi. Ce petit pays est décidément un grand et noble pays. D'ailleurs, n'y pratique-t-on pas la corrida sans mise à mort ?

Stéphane Bugat Les femmes sont redoutables

Les femmes sont redoutables. Lorsqu'elles sont politiquement engagées, elles peuvent user de leur séduction pour inciter un type absolument tranquille, presque insignifiant, à prendre des risques, à affronter la police politique, à se condamner à l'exil. C'est un peu l'histoire de *Pereira prétend*, mis en scène par Didier Bezace, d'après le roman de Tabucchi, au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers. Lorsqu'elles sont curieuses, elles vont jusqu'à venir dénicher, au fond de son antre, un écrivain pourant à l'abri de sa notoriété, pour le contraindre à avouer un crime de jeunesse. C'est bien le thème de *Hygiène de l'Assassin*, d'après le roman d'Amélie Nothomb, au Petit Théâtre de Paris.

Lorsqu'elles sont d'une brûlante séduction, jouant de toutes leurs facettes, elles savent manipuler leur vieil amant, qui n'a même plus la force de fuir. C'est ce que nous raconte Jean Vauthier, dans *Les Prodiges*, que représente Maréchal, avec l'éblouissante compagnie de Mariane Basler, au Théâtre du Rond-Point. Etrangement, si les personnages féminins ont encore assez rarement le premier rôle dans les productions théâtrales du moment, elles pèsent de manière déterminante sur tout ce qui s'y dit, sur tout ce qui s'y fait. Mais si redoutables soient-elles, elles sont encore loin de rendre aux hommes la monnaie de leur pièce, ces hommes qui, lamentables guerriers, n'hésitent pas à souiller le corps et l'esprit des femmes de leurs ennemis, pratiques sordides que nos modernes conflits inter-ethniques ont généralisées, à la manière d'un rite infâme, ainsi que le démontre le roumain Matei Visniec, auteur *Du sexe de la femme comme champ de bataille*, mis en scène par Michel Fagadau, au Studio des Champs-Élysées.

MONPARNASSE REÇOIT

texte Yves Rayev

mise en scène

Joël Jouanneau

avec

Rémy Carpentier,

Jean-Pol Dubois,

Hervé Pierre,

Martine Schambacher,

Nalini Selvadoury,

Nada Strancar

«... Une mise en scène toute en finesse...»
(LE MONDE)

«... Un texte fou, torrentiel, d'une belle liberté...
Une des plus belles mises en scène de Joël Jouanneau... Une interprétation magistrale...»
(LE JOURNAL DU THÉÂTRE)

9, 11, 12, 13 décembre

Théâtre de
Sartrouville
scène nationale

01 30 86 77 77

à 20 mn de Châtelet-
Les Halles / RER A



PARIS

Pereira prétend
Anatomie d'un engagement

d'après Antonio Tabucchi
adaptation et mise en scène de Didier Bezace
Théâtre de la Commune d'Aubervilliers

Le plus souvent on feint de ne rien voir, de ne rien entendre. On ne fait rien. Ou commence l'intolérable ? A quoi bon résister ? Comment agir isolément ? Les raisons de l'immobilisme sont multiples, sans même aller jusqu'au douteux confort de l'indifférence. Et puis, parfois, on réagit, on refuse d'accepter, de baisser les bras. Le plus étrange, c'est qu'on ne le fait pas nécessairement pour des motifs et de manière absolument rationnels, même si l'on devine bien que ce sursaut est aussi la seule manière qui nous reste de conserver une certaine dignité. Cette spirale paradoxale de l'engagement est au cœur même de *Pereira prétend*, le roman de l'italien Tabucchi, dont Didier Bezace nous propose son adaptation

théâtrale. Nous sommes à Lisbonne, en 1938, aux beaux jours de la dictature salazarienne, qui s'emploie avec zèle à inscrire ses pas dans le sillage de l'hitlérisme triomphant. Pereira est une type sans histoire, comme vous et moi pourrait-on dire. Journaliste besogneux, à qui l'on a confié, presque par accident, la responsabilité d'une page culturelle, dans un quotidien surtout avide de faits divers et mondains, il s'acquiesce de sa tâche, sans imagination ni zèle excessif, prenant surtout le temps de consommer de généreuses citronnades, ce qui est sa manière à lui de supporter l'étouffante moiteur de la capitale portugaise. Il s'applique surtout à ne rien connaître de ce qui se passe autour de lui, et il faut les bavardages de son habituel garçon de café pour qu'il accepte de considérer l'écho assourdissant des bruits de bottes des tortionnaires qui font main basse sur la vieille Europe.

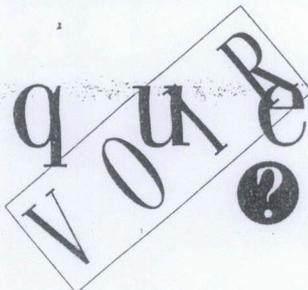
Et puis, au hasard d'une rencontre, d'abord avec un jeune homme auquel il souhaite confier la rédaction des nécrologies de grands écrivains, puis avec la mystérieuse amie de ce collaborateur approximatif. Pereira, qui est d'abord un honnête homme, va prendre le risque de briser sa morne existence, par amitié plus que par conviction, en aidant le jeune homme poursuivi par la police politique. Il le fera sans éclat particulier, mais avec une tranquille détermination, se contraignant finalement à l'exil, dont on nous laisse supposer qu'il peut aussi signifier, pour lui, renaissance intellectuelle et morale. Si Bezace a choisi ce texte, c'est parce qu'il illustre de manière profonde la question de l'engagement. Son *Pereira prétend* s'inscrit ainsi en contrepoint de deux autres spectacles : d'une part, *La Noce chez les petits bourgeois* et *Grand peur et misère du IIIe Reich*, de Brecht, qui explorent les raisons du silence, et, d'autre part, *Le Piège*, de Bove, qui s'intéresse aux raisons du mensonge. Trois thèmes fondamentaux, qui sont évidemment au cœur de l'histoire de ce siècle, et autour desquels Bezace a donc composé un triptyque

théâtral dont le moins que l'on puisse dire c'est qu'il ne manque pas d'ambition. Il est vrai qu'il a suffisamment d'intelligence et de maturité pour oser s'attaquer à un projet d'une telle envergure. C'est, en tout cas, ce qui démontre magistralement son *Pereira*. Car la pertinence de ce spectacle, outre qu'il prend un soin particulier à éviter toute démonstrativité trop ardente, fidèle en cela au personnage de Pereira, doit aussi beaucoup à sa forme théâtrale superbement maîtrisée. Bezace a, en effet, une manière toute personnelle de concevoir l'adaptation d'une œuvre romanesque. Un vaste plateau nu et légèrement incliné, un simple rideau noir en fond de scène, quelques rares accessoires et trois acteurs, deux hommes, attifés à la Blues Brothers - costume et cravate sombres, chemise blanche et chapeau mou - et une femme. Le dispositif est on ne peut plus mince. Pereira (Daniel Delabesse, débonnaire et humain à souhait) est là, mais il ne dit rien ou presque, comme indifférent à l'action dont il est pourtant le moteur, à moins qu'il soit, tout simplement, dépassé par les événements. C'est l'autre, (Thierry Gibault, pétillant et imaginatif), tantôt récitant, tantôt tous les autres



personnages à la fois, qui s'active. Quant à Lisa Schuster, elle a ce qu'il convient de charme distant, de mystère surtout, pour être la femme, c'est à dire tantôt le souvenir de l'épouse disparue de Pereira, tantôt la jeune militante à la robe rouge, pour laquelle notre anti-héros par excellence se prendra, presque malgré lui, d'une sorte de passion protectrice. Le talent de Bezace, on l'a compris, c'est que, malgré cette insistance à ne rien démontrer, il fait bien comprendre, c'est que, malgré cette théâtralisation presque minimaliste, il offre un spectacle aux multiples ressources, grave et drôle, dérangeant et apaisant, simple et singulièrement sophistiqué. La

manière dont il utilise l'espace, les lumières, le rythme même des séquences, la musique mais aussi les silences, bref tout ce qui fait que le spectateur est constamment tenu en alerte par un récit qui a pourtant toutes les apparences de la banalité. *Pereira prétend* n'est certes pas un spectacle qui se prête aux superlatifs. Au cœur d'une production pourtant abondante et riche, c'est un spectacle essentiel, tout simplement. Une bien belle manière pour Didier Bezace d'inaugurer son installation comme directeur au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers. Stéphane Bugat. Jusqu'au 30 novembre. Durée : 2h50 (avec entracte) - Tél : 01 48 34 67 67



Causerie	Mouffetard	p. 10
Célébrité et discrétion.....	Sorano-Vincennes.....	p. 11
Comme au théâtre.....	Lavoir moderne.....	p. 12
Du sexe de la femme.....	Comédie des Champs Elysées.....	p. 11
Espèces menacées.....	Michodière.....	p. 10
Hygiène de l'assassin.....	Petit Théâtre de Paris.....	p. 12
Lit nuptial	Espace Kiron.....	p. 10
Mesure ou mesure.....	Nanterre-Amandiers	p. 11
Le Mot de l'énigme.....	Artistic-Athévains	p. 11
Orénoque.....	Le Bec Fin.....	p. 10
Pereira prétend.....	Aubervilliers.....	p. 9
Van Gogh.....	Molière.....	p. 10
La Voix inhumaine.....	Guichet-Montparnasse	p. 12
Guerre au 3e étage.....	Amiens.....	p. 13
L'Éveil du printemps.....	Villeurbanne	p. 13
La Jeanne de Delteil.....	Reims	p. 13

Gilles Costaz
Un automne portugais

L'air est portugais. Paris est devenu Lisbonne et la Seine le Tage. François Marthouret, le rêveur métaphysique, joue une adaptation, par Alain Rais, de *L'intranquillité* de Pessoa au théâtre Molière : c'est la parole d'un employé chez un marchand de tissus à Lisbonne ; on aimerait bien aller dialoguer avec un tel employé tous les jours, sous prétexte d'acheter des étoffes... Le même Pessoa revient à l'affiche incessamment, avec *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa* d'Antonio Tabucchi mis en scène par Denis Marleau au Théâtre de la Ville : l'intelligentsia européenne (et même québécoise, puisque Marleau est un grand metteur en scène de Montréal) ne cesse de se reconnaître dans l'écrivain portugais qui, de son vivant, ne fut guère prisé : prodigieux penseur désespéré se démultipliant en une série de doubles appelés «hétéronymes» A Aubervilliers, au théâtre de la Commune, les représentations de *Pereira prétend* vont s'achever : ce fut l'un des grands spectacles du festival d'Avignon. C'est encore d'après Tabucchi, c'est encore le Portugal, mais sans Pessoa, bien que son ombre soit omniprésente. A travers la mise en scène magistrale et secrète de Didier Bezace, c'est l'histoire récente du Portugal qui est traversée. On ne sort plus de ce pays. De surcroît se déroule un Festival du théâtre portugais, dont nous rendons compte dans notre prochain numéro. On pourrait même ajouter, à cette addition lusitanienne, un film portugais qui tourne autour du théâtre, *Le Bassin de J. W.* de Joao Cesar Monteiro, construction labyrinthique à laquelle participent deux grands acteurs français, Hugues Quester et Pierre Clementi. Ce petit pays est décidément un grand et noble pays. D'ailleurs, n'y pratique-t-on pas la corrida sans mise à mort ?

Stéphane Bugat
Les femmes sont redoutables

Les femmes sont redoutables. Lorsqu'elles sont politiquement engagées, elles peuvent user de leur séduction pour inciter un type absolument tranquille, presque insignifiant, à prendre des risques, à affronter la police politique, à se condamner à l'exil. C'est un peu l'histoire de *Pereira prétend*, mis en scène par Didier Bezace, d'après le roman de Tabucchi, au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers. Lorsqu'elles sont curieuses, elles vont jusqu'à venir dénicher, au fond de son antre, un écrivain pourtant à l'abri de sa notoriété, pour le contraindre à avouer un crime de jeunesse. C'est bien le thème de *Hygiène de l'Assassin*, d'après le roman d'Amélie Nothomb, au Petit Théâtre de Paris. Lorsqu'elles sont d'une brûlante séduction, jouant de toutes leurs facettes, elles savent manipuler leur vieil amant, qui n'a même plus la force de fuir. C'est ce que nous raconte Jean Vauthier, dans *Les Prodiges*, que représente Maréchal, avec l'éblouissante compagnie de Mariane Basler, au Théâtre du Rond-Point. Etrangement, si les personnages féminins ont encore assez rarement le premier rôle dans les productions théâtrales du moment, elles pèsent de manière déterminante sur tout ce qui s'y dit, sur tout ce qui s'y fait. Mais si redoutables soient-elles, elles sont encore loin de rendre aux hommes la monnaie de leur pièce, ces hommes qui, lamentables guerriers, n'hésitent pas à souiller le corps et l'esprit des femmes de leurs ennemis, pratiques sordides que nos modernes conflits inter-ethniques ont généralisées, à la manière d'un rite infâme, ainsi que le démontre le roumain Matéi Visniec, auteur *Du sexe de la femme comme champ de bataille*, mis en scène par Michel Fagadau, au Studio des Champs-Élysées.

MONPARNASSE
REÇOIT

texte **Yves Ravey**
mise en scène
Joël Jouanneau
avec
Rémy Carpentier,
Jean-Pol Dubois,
Hervé Pierre,
Martine Schambacher,
Nalini Selvadoray,
Nada Strancar

"... Une mise en scène toute en finesse..."
(LE MONDE)

"... Un texte fou, torrentiel, d'une belle liberté...
Une des plus belles mises en scène de Joël Jouanneau... Une interprétation magistrale..."
(LE JOURNAL DU THÉÂTRE)

9, 11, 12, 13 décembre

Théâtre de
Sartrouville
scène nationale

01 30 86 77 77
à 20 mn de Châtelet-
Les Halles / RER A

